Parfois

Fethi Benslama

► To cite this version:

Fethi Benslama. Parfois . Lignes, 1997, Les intellectuels : tentative de définition, par eux-mêmes, 3 (32), pp.33-37. 10.3917/lignes0.032.0032 . hal-01502484

HAL Id: hal-01502484

<https://hal.science/hal-01502484>

Submitted on 5 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FETHI BENSLAMA : PARFOIS

Editions Hazan | « *Lignes* »

1997/3 n° 32 | pages 32 à 37

ISSN 0988-5226

ISBN 9782850255915

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-lignes0-1997-3-page-32.htm>

Pour citer cet article :

« Fethi Benslama : Parfois », *Lignes* 1997/3 (n° 32), p. 32-37.

DOI 10.3917/lignes0.032.0032

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Hazan.

© Editions Hazan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fethi Benslama

PARFOIS

Parfois je me suis pensé ou représenté comme *un intellectuel*. Il me semble que dans certaines situations j'ai été amené à le devenir momentanément, mais ce n'est qu'après coup que j'ai pu l'apercevoir, en découvrant le sillage de ce qui a eu lieu s'évanouissant. La possibilité que recèle ce mot (*intellect*), ne devrait être ni accordée d'avance, ni relever d'un statut ou d'une fonction ; l'intellectuel ne devance pas son acte, n'est pas rentier d'un gisement de responsabilités, son état relèverait plutôt de la supposition et de la tension. Je sais bien que l'on peut décrire une catégorie sociologique des intellectuels, des émergences, des processus, des cas historiques édifiants. Mais le danger ici est la formation des images monumentales, *des fidélités iconiques absolues*, de l'intellectuel comme « effet en soi ». L'imitation des figures, l'analogie assimilant les situations, la provocation à la ressemblance entre les événements, devient alors un spectacle où sont neutralisées les causes les plus dignes, brouillés les enjeux

cruciaux de vérité et de justice. Qui ne se souvient des exhibitions de la guerre du Golfe et de la Bosnie ? On pourrait caractériser un tel genre, comme appartenant à l'époque de *l'intellectuel patrimonial*¹, celui qui s'identifie à un trésor de monuments érigés de justice, de vérité et de lumière, généralement réduits à quelques séquences de la tradition universaliste européenne².

Au temps des transmigrations, on découvre la réinvention permanente de l'intellectuel, nécessaire à son existence et à l'effectivité de son action. L'intellectualité n'est pas de l'ordre de la substance ou de l'identité, mais de ce qui, œuvrant par traversées, sépare et interrompt les situations, brise les consensus, sidère... afin d'accueillir ce qui n'a pas encore trouvé lieu dans la communauté. La tâche intellectuelle ne consiste pas à donner des leçons, mais à venir perturber *la donne* pour provoquer la redistribution, le nouveau partage, l'autre chance. Au fond, l'intellectuel ne produit quelque chose qu'en exposant sa communauté à ce *rien* qui lui fait entrevoir le sans-fond du fond commun : c'est quelqu'un qui disjoint et réticule par un trait le *comme-un*. Il se retire dans le trait, laissant se découvrir des passages de la conscience à l'inconscient (des circons-ciencies), afin que ça pense où ça souffre, afin que la vie du désir trouve sa liberté de penser.

1. J'ai emprunté ici plusieurs expressions à Nietzsche, à propos des méfaits de l'histoire et de la culture historique, dans *Considérations inactuelles I et II*, traduit par Pierre Rush, Gallimard, Folio, 1990.

2. Ainsi, en se limitant à cette seule histoire, on peut oublier ce que cette racine *intellect* a permis de penser et d'agir à d'autres époques et dans d'autres civilisations. Je renvoie au livre de Alain de Libera, *Penser au Moyen Âge*, Seuil, 1991, notamment ce qu'il dit de l'intellectuel dans le monde arabo-musulman médiéval.

On ne sait pas qui est l'intellectuel, qui le sera et comment, ni jusqu'à quand il le restera. Est-il singulier, est-il pluriel, est-il blanc ou noir ? L'exemple de ceux qui ont déclenché cette année le mouvement contre les lois sur l'immigration est parlant. Il s'agit d'un groupe de femmes et d'hommes appartenant au monde du cinéma et du théâtre, aucun d'entre eux ne faisait partie de la scène des intellectuels réputés tels, leur déclaration a surgi sans prévenir, avec une simplicité qui ne prétendait ni être la conscience, ni la maîtrise, ni l'annonce d'une vérité universelle, mais proposait *un saut dans l'insoumission*, auquel tout un peuple a répondu présent. Les intellectuels n'étaient pas déjà là, ils sont subitement devenus le *là* qui a fait appel. Des écrivains, des philosophes, des artistes, des psychanalystes, etc, sont alors venus soutenir l'appel, dire en quoi et selon quelle vérité s'entend la justesse de sa cause ; il rejoindront ensuite l'anonymat de leur ouvrage, de leur métier, de leurs études, selon les règles et les exigences de la communication restreinte.

Écart, trait et retrait, tout oppose cet intellectuel à celui de la représentation patrimoniale qui appartient à un temps fini. Notre époque n'est donc ni celle de la disparition des intellectuels, ni non plus le consentement à leur exhibition parlante et spectaculaire « *en maître de la vérité et de la justice* »³. Aujourd'hui, peut-être que leur volonté n'est pas de s'affubler de propriétés et de pureté, mais de se soustraire à tout ce qui les approprie à une instance, à un savoir, à une tradition, à

3. Ces mots sont de Michel Foucault, cité par Maurice Blanchot, *Les intellectuels en question*, Fourbis, 1996, p. 59.

un point de vue, à une raison, unes et définitives. Il ne sont les permanents d'aucune machine, il viennent ou plutôt surviennent... en se tenant avec leurs questions au voisinage de cette phrase de Nietzsche : «...*car nous autres modernes, nous ne possédons rien en propre*⁴... »

Le propre est donc le problème :

On peut comprendre par là que l'intellectualité ne se donne pas comme propriété, mais comme une force de discernement (de différence) qui fait émerger des problèmes et les pose sous l'effet de la nécessité. Mais dans son contexte, la phrase de Nietzsche soulève de nombreuses questions, celle de la culture moderne dans son rapport à l'histoire, au savoir, à son intériorité et à son extériorité : les cultures anciennes ou traditionnelles ; bref à son existence même, car qu'est-ce qu'une existence sans propre ? Et comment penser une identité non-identitaire ? Nous touchons alors un point crucial dans la compréhension de la violence de l'histoire moderne, en tant que processus de *dépropriation*.

La déappropriation, en suivant Nietzsche, ouvre la crise générale la plus folle du rapport entre l'existence et l'identité, car elle est à la fois une déchéance par la perte du soi-même, et en même temps, seul celui qui n'a plus rien de propre est à même de trouver les forces d'une appropriation authentique. C'est en étant déshérité d'un lourd héritage, que s'ouvre une possibilité encore plus grande d'existence à venir, mieux appropriée.

4. Nietzsche, *Considérations inactuelles I et II*, op. cit., p. 117.

Or, il s'agit ici du principe de l'auto-position œdipienne, de la conscience de soi auto-centrée et insurrectionnelle, dans laquelle Hegel a reconnu la figure *du philosophe* et Freud le régime d'identification *du sujet moderne*⁵. En somme, la dépropriation ouvre la détresse de l'émergence de l'intellectuel (de l'auteur) et du sujet de l'inconscient.

Je voudrais indiquer rapidement que *la dépropriation* constitue la problématique permettant de penser les troubles actuels du monde musulman dans son rapport à ce qu'on appelle, sans doute trop vite, l'Occident, et qu'elle est au cœur d'une guerre intellectuelle décisive. On sait bien que ces formulations dites « trop vite » recèlent l'impensé même des problèmes, c'est-à-dire leur sol fondateur. Mais je ne peux m'étendre sur ce sujet. Comme j'ai déjà abordé dans *Lignes* ces questions⁶, je me contenterai ici de faire, d'une manière très concise, quelques remarques.

La dépropriation est le motif le plus important dans les accusations des mouvements islamistes, lors du meurtre des intellectuels considérés comme les agents d'une grande manœuvre de *désidentification* des musulmans, les poussant à sortir d'eux-mêmes par imitation de l'Occident. C'est le même motif que l'on retrouve également dans l'affaire la plus emblématique de cette fin de siècle, celle de Rushdie qui fut accusé d'avoir porté atteinte au propre (au sens immaculé et exclusif)

5. Cf. Philippe Lacoue-Labarthe, « Œdipe comme figure », *L'Imitation des modernes*, Galilée, 1986, p. 203-225, ainsi que de Jean-Joseph Goux, *Œdipe philosophe*, Aubier, 1990.

6. Je me permets de renvoyer notamment à deux articles : « La dépropriation », *Lignes*, n°24, 1995 ; et « Islam fini et infini », *Lignes*, n°30, 1997.

de l'origine sacrée. Son roman, *Les Versets sataniques*, serait une dépropriation de l'origine, d'autant plus grave qu'elle est la fiction d'un homme qui a décidé seul, de fictionner l'origine. Fictionner l'origine équivaut ici au geste d'Œdipe jetant la Sphinge dans le précipice. C'est le scandale d'affirmer contre Dieu, la suffisance d'une raison d'auteur. Ou bien encore un auteur s'approprie la place de l'Auteur, en le dépropriant de son origine, voilà la transgression la plus folle.

Mais, en même temps, dans leurs discours, les islamistes n'hésitent pas à affirmer la nécessité de *s'approprier* la technique et la science « occidentales », en supposant qu'elles n'ont aucun effet d'altération sur le propre de leur identité. Aussi encouragent-ils l'appropriation technoscientifique qui serait en quelque sorte neutre. Davantage, elle leur conférerait la puissance permettant la réalisation du projet d'une imitation du commencement islamique et de la restitution de son prestigieux héritage, basé sur le régime d'identification à l'homme divin, le prophète fondateur. Le discours islamiste dénonce ainsi par une main la dépropriation qu'il se donne de l'autre. C'est la science qui constitue pour lui, l'illusion d'un avenir encore religieux, alors que le retournement insu contre soi-même de la dépropriation, fournit la poussée pathologique de la croyance fanatique et sa fureur. Cette guerre de la dépropriation et de l'appropriation, de la *mimésis* et de l'identification, est donc une guerre intellectuelle liée à l'œdipianisation de la planète, à la subjectivation mondiale du voir et du savoir.

Souvent, la question de « ce qu'il en est aujourd'hui d'être un intellectuel », me renvoie à la question suivante : *quoique l'intellectualité œdipienne semble destinale, existe-t-il un passage au-delà ?*